

semble. Pour finir, ils procèdent différemment. Ils deviennent timides dans leur attention trop tendre ; ils carressent séparément chaque partie, l'alourdissent, la ternissent, la figent et disloquent le tout.

— C'est ce qu'il faut faire en continuant le même travail que l'ébauche, avec la même largeur de vue, affirmant, effaçant, corrigeant *le tas*, selon l'expression nécessaire, jusqu'à ce que l'effet soit rendu."

J'ai cité cette opinion de Breton, parce que je constate que l'on commence à s'intéresser un peu aux œuvres d'art, chez nous, et que les conseils donnés par un des plus grands peintres contemporains peuvent tomber en bon terrain.

Et pour prouver combien Breton a raison quand il dit qu'il faut voir le tout dans son ensemble, il me suffira de vous citer les œuvres d'un dessinateur de grand talent, que tout le monde connaît, Gustave Doré, qui arrive à produire des effets étonnants et à frapper l'imagination, malgré ses fautes incroyables et ses défauts dans les détails.

C'est cette vue d'ensemble qui fait apprécier le portrait du président de l'Assemblée Législative. Regardez-le à dix pas, et vous verrez comme il est vivant et vrai, alors que les autres portraits, qui se trouvent à côté, vus de la même distance, semblent être des pastels à demi passés.

* * Avez-vous suivi le second procès de Demers ? Non ; alors vous avez fait comme tout le monde.

Autant le premier procès a passionné le public, autant le second le laisse froid, persuadé qu'il est de l'innocence de l'accusé.

L'attention a été lassée et la fatigue lui a succédé.

Quoi qu'il en soit, voilà un pauvre diable qui ne se remariera pas de sitôt, je crois, car la fin tragique de sa compagne et les conséquences qu'elle a entraînées ne doivent pas l'encourager à tenter une seconde édition.

Et puis, si innocent qu'il puisse être, il est probable qu'il ne trouverait pas de femme qui consentît à unir sa destinée à la sienne, car l'humanité est ainsi faite que les procès qu'il vient de subir lui feront toujours du tort auprès du beau sexe.

Il sera exposé, quand même, à une rebuffade peu agréable.

— Mais, monsieur, lui dirait-on, n'est-ce pas vous qui avez été accusé d'avoir tué votre femme, et qui avez subi deux procès ?

— J'ai été acquitté !

— C'est vrai, mais...

— Mais, il n'y a pas de mais, j'étais et je suis innocent.

— Vos procès ?

On le fuira comme la peste.

Il ne lui restera d'autre ressource que de quitter le pays, de changer de nom et de vivre dans son coin.

C'est bien juste, il est innocent.

Oh ! s'il avait été coupable et condamné à être pendu, on l'aurait entouré de petits soins, on lui aurait prodigué les friandises, les douceurs, etc., etc.,

Tandis qu'à sa sortie de prison, Dieu sait ce qu'il va devenir. Qui sait s'il trouvera même du travail, quelqu'un qui voudra l'employer.

Songez donc ! un assassin innocent !

— Innocent tant que vous voudrez, diraient les bonnes femmes féroces, mais assassin, puisqu'il a été accusé.

Il n'y a rien à répondre à un raisonnement pareil.

Am. Leduc

A BATONS ROMPUS

Lecteurs, avez-vous jamais assisté au travail d'une ruche, l'été, quand les abeilles, vieilles et jeunes, grandes et petites, apportent toute leur force, toute leur énergie, tout leur courage, tout leur savoir faire, toute leur science, à l'édification de leur œuvre ?

Oui, n'est-ce pas ?... Vous les connaissez ces abeilles tant chantées par les poètes et qui ont fait la réputation du mont Hymette.

Aussi, les admirez-vous dans leur travail ingénieux. Ça, ce sont les abeilles d'été...

Mais il est une autre sorte d'abeilles, celles-là, que j'appellerai, moi, les abeilles d'hiver, qui doivent exciter non moins notre admiration.

Regardez-les à cette époque de l'année, comme elles travaillent gaiement, joyeusement, malgré la froidure et l'âpre bise. Elles vont, viennent, courent, volent d'un point à un autre, d'une cellule à l'autre, pour y apporter le fruit de leur travail, travail différent de celui des abeilles, mais travail qui n'en est pas moins admirable, car si les premières nous donnent le miel, les secondes font une existence de miel au roi qui a le bonheur de posséder pareille reine.

Vous avez deviné, n'est-ce pas ?... Je parle de la femme canadienne, de nos ménagères qui sont en train de faire le grand ménage de saison de leur ruche familiale.

En effet, levée au chant du coq, couchée au dernier coup du couvre-feu, regardez-là, active et vaillante, lavant, nettoyant, fourbissant de la cave au grenier, et cela pour recevoir royalement la visite, la venue d'un enfant né dans une étable. Ah ! c'est surtout à cette saison que tout cœur de femme se réveille, et quand je dis le cœur de toute femme, je dis aussi le cœur de l'humanité entière, car quel est celui qui ne tressaille pas, tout endurci qu'il soit, à la vue d'un berceau.

Et voilà pourquoi, à l'approche de cette grande et mystérieuse fête, tout est sens dessus dessous dans nos maisons ; et voilà pourquoi, là où le diable y perdrait son latin, nos vaillantes ménagères canadiennes, en faisant leur grand ménage, y retrouvent le leur, en chantant : *Adeste, fideles*.

* *

Donc, j'ai voulu fuir ce spectacle inhérent à chaque maison qui se respecte, et je me suis rendu chez un mien ami, et aussi vieux garçon. Horreur !... je tombai de Charybde en Scylla, car lui aussi, le malheureux, faisait son grand ménage. Quelle différence, grands dieux !...

Figurez-vous un marchand de bric-à-brac, étalant sa marchandise sur un trottoir, ou pour mieux dire, représentez-vous plutôt un Juif faisant l'inventaire de son magasin, de sa boutique, de sa tannière, de sa turne.

C'était un chaos inextricable de choses indescriptibles : vieux chapeaux, vieux habits, vieilles chaussures, gisant pêle-mêle comme si dix Irlandais s'étaient battus. Puis des cravates, des cols, des chiffons, des chaussettes, mélangés à des mouchoirs parfumés, et mille autres articles qui me rappelaient malgré moi, et j'en prenais ma part, le vieux proverbe : *Vieux garçon, vieux chiffon*. A ce moment là, mon ami poussa l'exclamation joyeuse suivante :

— Ah ! enfin, je l'ai trouvée.

— Quoi ? qu'est-ce ? lui demandai-je.

— Voilà ! me dit-il.

Et, plongeant sa main dans une vieille paire de bottes, il en retira... sa pipe, premier présent de sa nourrice...

Ecœuré, je sortis comme un fou, pour aller cueillir une vieille fille, que je mène quelquefois à la promenade.

Malheur ! Elle aussi faisait son grand ménage.

— Attendez ! me dit-elle, je n'ai plus que mes gants à mettre...

Et elle les trouva dans une paire de bas...

Les bras m'en tombèrent, et je m'en fus, rageant et jalouxant ceux qui ont le bonheur de posséder un cœur aimant et deux beaux bras roses et potelés qui font le vrai, bon et grand ménage.

* *

A ces tristesses de la vie, pour ceux qui l'ont voulu, bien entendu, se mêlent aussi des scènes si touchantes, que je ne puis résister au plaisir de vous les dire, d'autant plus qu'elles sont toutes d'actualités.

Ainsi, à côté du babil des enfants et du bavardage des moineaux, deux choses que j'aime beaucoup, il est une autre chose qui me plaît énormément. C'est quand l'enfant commence à tracer les premiers mots de l'écriture. Là, il s'applique, tire sa langue, dit franchement ce qu'il pense et se croit déjà homme.

Je n'en veux pour preuve que ces quelques lettres d'enfants adressées par eux à Santa Claus. Moins une, écrite par le fils d'un de mes amis qui habite la France, enfant de neuf ans, les trois lettres ci-dessous sont d'enfants âgés de cinq à six ans, qui m'ont prié de les mettre à la poste. Quoique je les visse, ils écrivaient en cachette, tout comme un amoureux écrivant à son amoureuse. Vous allez voir comme cela est charmant, naïf, vrai, sincère, touchant, et comme on y voit le cœur, le caractère et le tempérament de ces petites intelligences. Et d'abord, celle de mon petit français qui se termine comme suit : "J'espère bien, mon grand ami, qu'il fera moins froid cette année, dans le pays que vous habitez, que l'année dernière. car les petits enfants y seraient trop malheureux et Dieu ne le voudrait pas." Cela dénote un bon cœur.

Voici maintenant les trois lettres adressées par trois enfants du pays à Santa Claus.

Santa Claus,

Apportez-moi un cheval avec un homme sur son dos, une pelle pour la neige, des bonbons, des prunes, des oranges, un fusil, un grand sabre et un tambour.

JEAN.

Ça, c'est un petit Canadien qui sera un jour soldat.

Cher Santa Claus,

Je voudrais bien une poupée pour moi et un bébé pour remplacer petit frère qui est mort.

MARIE.

On voit par là que la femme sera toujours femme.

Enfin, voici la dernière que je laisse aux lecteurs le soin d'apprécier, et à Santa Claus d'exaucer s'il le juge à propos. Elle est en anglais et vient d'un Anglais :

Canty,

Bring me a dress of cowboy, rubbers, mits, a revolver and a cash box.

SCHYLOCK.

Ou je me trompe fort, ou ce gamin là ira fort loin ou fort haut...

Santa Claus

La philosophie est l'art de la sagesse. Art et sagesse sont deux choses difficiles à réunir : c'est pourquoi il est difficile d'être bon philosophe.—S. YRUMI.